

Les Nouvelles
de
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris
associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”

J. Carmignac

n°56 - décembre 2012

Marie évangéliste...

Un nouvel ouvrage de René Laurentin

Marie, source directe de l'Évangile de l'Enfance :

- 1... Un nouveau livre de Mgr René Laurentin : « Marie, source directe de l'Évangile de l'Enfance ».
- 2... Compte-rendu de l'Assemblée Générale du 6 octobre, par Gilles Pichon.
- 4... L'Alliance de Dieu à travers l'Écriture Sainte, par Jean-Marc Berthoud.
- 5... Ils se prosternèrent mais ils doutèrent ? par Antoine Luciani.
- 6... A propos du dernier livre de Benoît XVI, par M.C. Ceruti
- 7... Un homme aux longs cheveux, par Eric Metaxas.
- 8... La tradition sur Thomas apôtre de l'Inde (7^e partie), par Ilaria Ramelli.
- 10... La figure de Jésus selon Martin Buber et David Flusser ,par Giuseppe Spinella.
- 11... Cotisations et réduction d'impôts.
- 12... Une lettre de l'Abbé Carmignac au Professeur Sen.
- 13... En encart : La pièce retrouvée sur le site de *Tell Beit Shemesh*.

<< Marie a vécu en famille pendant trente ans avec Jésus qui partit ensuite parmi les disciples de Jean-Baptiste. Dès lors, il passa deux ans et près de six mois, jour et nuit, avec ses douze apôtres qui reçurent tous ses messages et fondèrent l'Église.

A partir de l'Ascension et de la Pentecôte, ils vécurent en communauté avec Marie jusqu'à l'an 44, où la persécution d'Hérode provoqua leur dispersion. C'est dans ce cadre où étaient ainsi réunies leurs connaissances profondément différentes et complémentaires, que Marie, nourrie de la Bible chaque shabbat à la synagogue de Nazareth, transmet aux apôtres, en héritière privilégiée de la fille de Sion, le dernier écrit hébreu du Nouveau Testament.

Luc avait commencé à rassembler les récits des témoins oculaires de son évangile qui commençait alors au chapitre 3. Passant à Jérusalem avec Paul, vers 51, il y recueillit le témoignage antérieur de Marie, Mère du Seigneur, qui en constitue les deux premiers chapitres.

Bonne nouvelle pour tous ceux qui souffrent d'une division entre l'exégèse scientifique et la foi, ce livre, à contre-courant des préjugés dominants, est l'aboutissement de cinquante ans de travaux. Il sera écarté et tenu pour nul et non venu, mais les preuves sont là. Elles méritent examen. >>

L'Abbé Carmignac quand je l'ai rencontré à de nombreuses reprises, avait eu l'occasion de me dire tout le bien qu'il pensait des travaux de René Laurentin concernant les Évangiles de l'Enfance. C'est un domaine sur lequel ce dernier travaillait depuis toujours, à la fois comme exégète et comme mariologue. Un de ses premiers ouvrages, qui reste un maître livre, *Court traité sur la Vierge Marie*, esquisse déjà la direction des recherches qu'il ne cessera de poursuivre*. En effet, écouter le témoignage transmis par les Évangiles de l'Enfance en général - et par l'Évangile de Luc en particulier - pose inévitablement la question de l'origine du témoignage, de la date du témoignage, et de la langue du témoignage.

L'origine du témoignage pour commencer. Monseigneur Laurentin établit avec clarté que cette origine des deux premiers chapitres de Luc, c'est Marie elle-même. Qui pouvait rendre compte des circonstances extraordinaires de la conception, de l'attente et de la naissance de Jésus, sinon Marie elle-même, premier témoin, premier sujet/acteur ? Rappeler ces évidences, c'est évidemment poser immédiatement la question de la vérité du récit rapporté par les Evangiles. On peut dire à juste titre que Marie est une pierre de touche décisive de la vérité des Evangiles.

A cet égard, il convient évidemment de replacer ce témoignage "de première main", qui ne peut venir que d'elle, dans le contexte social, culturel, humain, spirituel et religieux d'Israël et cette réflexion conduit immédiatement à poser la question de la date et de la langue de cette transmission témoignage, car les termes employés par l'Evangéliste, dans sa traduction grecque, seule disponible, sont puissamment éclairés par l'hébreu originel, particulièrement frappant dans l'Evangile de Luc comme le faisait remarquer en son temps Claude Tresmontant, qui a toujours insisté sur le fait que l'hébreu originel était encore plus évident (si possible !) dans l'Evangile de Luc par rapport aux deux autres synoptiques. Alors que l'Evangile de Matthieu - généalogie descendante, filiation davidique, décision de Joseph de prendre chez lui son épouse - nous livre le témoignage de Joseph, dans l'Evangile de Luc c'est Marie qui parle et qui s'exprime d'une manière telle que ce témoignage ne peut être que vrai, ou une mystification insoutenable.

Suivre Marie pour lire l'Evangile, c'est redécouvrir grâce à elle toute la simplicité de la vérité telle qu'elle a été vécue et transmise par celle qui a été, à travers ces événements intimes et grandioses, « l'associée » de Dieu pour le salut du genre humain. Ce livre est une sorte de testament, tout à la fois exégétique et marial, du Père Laurentin. Il est à saluer comme une contribution décisive pour permettre aux chrétiens d'aujourd'hui de s'assurer de la vérité du fondement même de la foi chrétienne.

L'éditeur.

* Titres extraits de la très grande bibliographie de Mgr Laurentin :

- Court traité sur la Vierge Marie – Editions Letheilleux (1953).
 - Structure et théologie de Luc, 1-2. (2 tomes). Editions Gabalda (1957).
 - Les Evangiles de l'Enfance du Christ. Vérité de Noël au delà des mythes. Editions Desclées (1982).
[Ces deux livres ont été salués par Benoît XVI, dès la première page de sa bibliographie, dans son récent ouvrage « L'enfance de Jésus », Flammarion 2012].
 - Marie, source directe de l'Evangile de l'Enfance. Editions FX de Guibert (2012).
-

COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 OCTOBRE 2012

Comme il est de tradition, c'est par une messe dans la crypte du Rosaire de l'église Saint-Sulpice que notre réunion annuelle a commencé. Messe dite par notre ancien président monsieur l'abbé F.X. de Guibert à la mémoire de l'abbé Carmignac et à celle des morts de notre association.

Etaient présents ou représentés à cette assemblée 58 membres de l'association.

RAPPORT MORAL:

L'association se félicite de la publication récente, en espagnol, à Madrid, du petit livre " La naissance des Evangiles Synoptiques" qu'elle avait encouragée.

Toujours dans le même souci de diffuser les travaux de l'abbé Carmignac, la mise à disposition des introductions qu'il avait écrites pour les 5 tomes des traductions hébraïques des évangiles

sera poursuivie sur le site internet. Et pour élargir l'audience de ce site, l'on se propose de compléter la présentation des bulletins, par la traduction en anglais ou en d'autres langues de certains articles déjà publiés.

Enfin la publication sous forme de brochure, comme cela avait été fait pour les travaux sur le Saint Suaire, sera privilégiée à l'avenir pour les études nouvelles un peu trop longues pour paraître dans les Nouvelles

RAPPORT FINANCIER:

Recettes et dépenses restent équilibrées. Quelques remarques:

....Certains membres payant avec retard nous expriment leur reconnaissance de ne pas les rayer des listes de diffusion du bulletin. Néanmoins nombreux sont ceux qui oublient trop longtemps de régler la modeste cotisation que nous maintenons encore à 15 euros pour ne pénaliser personne. Un effort pour payer fidèlement cette petite somme est nécessaire pour éviter que l'équilibre financier dépende uniquement et aléatoirement de quelques généreux donateurs.

ÉLECTIONS D'ADMINISTRATEURS:

Madame Olivier et monsieur Pichon sont réélus.

CONFÉRENCE DE M. BRUNO RABOURDIN:

Dans une conférence d'un vif intérêt, M. Rabourdin nous a présenté sa méthode très originale pour faire réfléchir les jeunes sur les questions fondamentales touchant "le sens de l'univers et la création" comme Tresmontant dont il s'inspire l'avait fait dans ses "chroniques". Il s'agit d'une manière toute nouvelle, non pas directement d'évangéliser, mais de conduire l'adolescent à la découverte de Dieu et de son oeuvre, en présentant avec beaucoup de talent, sous forme de bandes dessinées, publiées sous son nom de plume de Brunor, de véritables enquêtes scientifiques, historiques et philosophiques.

Nous exprimons ici notre gratitude à M. Rabourdin pour nous avoir offert son témoignage de ce qu'il a reçu de la pensée de Claude Tresmontant et de celle de l'abbé Carmignac.

DVD : " HISTORICITÉ DES ÉVANGILES"

Nous remercions madame Ceruti pour la généreuse distribution dont ont bénéficié les membres présents d'un DVD reprenant la présentation générale des preuves de l'historicité des Evangiles qu'elle avait faite lors de l'assemblée générale de 2011

.....
A la fin de L'A.G., un pique-nique a rassemblé les membres qui souhaitaient poursuivre les discussions dans une salle très confortable à proximité de Saint Sulpice. Nous sommes reconnaissants au "Mouvement pour l'Unité" de nous avoir prêté gracieusement cette salle juste en face de la crypte où nous nous réunissions.

Gilles Pichon

L'Alliance de Dieu à travers l'Écriture Sainte

Nos amis protestants nous font parvenir un livre L'Alliance de Dieu à travers l'Écriture Sainte, une théologie biblique de Jean-Marc Berthoud aux éditions l'Age d'Homme (Lausanne) qui sur bien des points mène le même combat que nous. Ce sont surtout les passages relatifs au Nouveau Testament et particulièrement à la Résurrection et à l'Ascension qui nous ont frappés par la justesse des raisonnements qui refusent de voir dans ces événements autre chose que des réalités concrètes et qui fustigent - raison et raisons à l'appui - les affirmations de ceux qui n'y voient que mythes, légendes ou manières de parler. Nous aurions pu citer d'autres passages mais, faute de place, nous nous arrêterons sur ce qui ressemble le plus aux recherches de l'Abbé Carmignac.

Le mot *anabaino*, signifiant « ascension » dans la traduction grecque des Septante

Pour répondre aux critiques qui, pour diverses raisons, refusaient de voir dans le mot *anabaino* le sens habituel d'une montée spatiale vers le haut, mouvement d'un lieu bas vers un lieu plus élevé et donc d'une véritable ascension, lui assignant un sens uniquement métaphysique ou symbolique, J. G. Davies, dans son livre *Il est monté au ciel*, a effectué une recension de l'usage de ce mot dans la traduction des Septante. Voici l'essentiel de ce qu'il a découvert sur l'usage vétero-testamentaire du mot *anabaino* :

- les vaches qui *montent* du fleuve (Genèse 41 : 2)
- *monter* sur un toit (Josué 2 : 8)
- *monter* sur un lit (II Rois 1 : 4)
- *monter* dans un chariot (monter sur un haut lieu (Néhémie 12 : 37)
- *monter* à la maison de l'Éternel (très souvent : II Rois 20 : 8 ; 23 : 2 ; II Chroniques 29 : 20 ; Esaïe 38 : 22 ; Michée 4 : 2 ; etc.)
- *monter* sur les marches de l'autel (Exode 20 : 26)
- les cris des malheureux *montent* vers Dieu (Exode 2 : 23)
- l'arrogance de Sennachérib *monte* vers Dieu (II Rois 19 : 28)
- la méchanceté des Ninivites *monte* jusqu'à Dieu (Jonas 1 : 2)
- la nuée *monte* au-dessus du Tabernacle (Exode 40 : 36,37 ; Nombres 9 : 12, 21 ; etc.)
- la gloire divine *monte* pour quitter le Temple (Ezéchiel 9 : 3 ; 11 : 23)

De cette étude, faite à partir du vocabulaire de la Septante, il ressort clairement que le mot *anabaino*, mot utilisé par les textes du Nouveau Testament lorsqu'ils parlent de l'Ascension de Jésus-Christ, ne peut que signifier : monter, aller vers le haut. C'est ainsi que Davies réduit en poussière les arguments sophistiqués de la critique destructrice du texte biblique et rétablit de manière certaine sa signification évidente.

L'ascension de Jésus-Christ : le témoignage des Apôtres

Sur cette question nous n'avons nullement à nous contenter du témoignage descriptif des Évangélistes Marc, et surtout Luc, bien qu'à ce sujet le travail exhaustif et si scrupuleux de Victorien Larrañaga ne nous laisse aucun doute, ni sur l'extrême faiblesse textuelle et rationnelle des arguments des savants critiques innombrables qui ont aiguisé leurs dents, ni sur la solidité et sur la clarté des passages des Évangiles et des Actes qui nous parlent explicitement de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes donc loin d'être livrés au seul témoignage de ces textes descriptifs. Paul dans presque toutes ses épîtres, nous parle de cet événement capital : la montée de Jésus-Christ, dans sa double nature, divine et humaine, au troisième ciel* vers son Père.

Jean-Marc Berthoud

* L'auteur explique ailleurs de façon très intéressante le sens de cette expression.

Ils se prosternèrent mais ils doutèrent ?

Le dimanche de l'Ascension (en Italie l'Ascension se fête le dimanche suivant), dans les églises de Rome cette année, c'est la fin de l'Évangile de Saint Matthieu qui a été lu. Et le verset 28, 17 était traduit ainsi en italien : "Quando lo videro, si prostrarono. Essi però dubitarono", c'est-à-dire en français : « Quand ils le virent, ils se prosternèrent. Mais ils doutèrent ». Affirmation choquante aussi bien pour la logique que pour la foi du Chrétien moyen. Que dit exactement le grec des Évangiles ? C'est ce que nous avons demandé au Professeur Luciani que nous remercions pour sa mise au point.

Le verset 28,17 de St Matthieu a été, et est toujours, un objet de controverses. Les manuscrits sont unanimes, et le texte peut être considéré comme sûr. Mais que signifie-t-il ? Diverses interprétations ont été proposées. L'évangéliste vient de nous dire que les Onze ont été convoqués sur une montagne de Galilée, dont le nom n'est pas précisé, par Jésus ressuscité ; ils s'y rendent, et là Jésus leur apparaît. St Matthieu écrit : « kai identes auton prosécunèsan ; hoi dé diestasan » : et, le voyant, ils se prosternèrent ; c'est clair ; mais que veut dire « hoi dé diestasan ? » Le sens du verbe ne fait pas de doute : « ils doutèrent ». C'est « hoi dé » qui fait difficulté : la particule « dé » est susceptible de plusieurs nuances ; elle peut marquer l'intensité, l'addition, l'opposition, la restriction ; « hoi », de son côté peut être un article dans la parataxe « hoi men »... « hoi dé », un pronom démonstratif avec un « dé » soudé à « hoi » - « hoidé », ou un relatif avec un « de » distinct de « hoi » : « hoi dé ». Ces possibilités diverses ont donné lieu à diverses interprétations : pour les uns, les Onze se prosternèrent tous, mais en restant dans le doute ; pour d'autres, ils se prosternèrent tous, mais certains d'entre eux doutèrent. Et enfin nous avons la traduction : « ils se prosternèrent, eux qui avaient douté ». Sans parler de ceux qui ont pensé que ce « hoi édistan » était une glose introduite postérieurement. En la supprimant, on supprime alors la difficulté. Mais cette solution est trop facile : il faut l'écartier.

Que faut-il donc comprendre ? St Jérôme traduit : « et videntes eum adoraverunt : quidam autem dubitaverunt » : « en le voyant ils l'adorèrent, mais certains doutèrent ». Nous voyons très bien la genèse de cette traduction : « hoi dé » fait naturellement penser au balancement, si courant en grec : « hoi mén »... « hoi dé » : « les uns... les autres ; les uns... mais les autres. » Or, le premier terme de ce balancement peut être omis, et cela dans le grec le plus classique, le sens restant inchangé. Le groupe des Onze se serait donc scindé en deux : ceux qui ont cru, ceux qui ont douté, bien que tous se fussent prosternés ; mais comme ce partage a paru trop brutal à St Jérôme, il a voulu pour ainsi dire arrondir les angles en écrivant : « mais certains doutèrent » – en faussant quelque peu le texte grec. En grec, en effet, le « quidam » latin se dirait : « éniou » ou « estin hoi ». Normalement, en traduisant la phrase grecque telle qu'il la comprenait avec son exactitude ordinaire, St Jérôme aurait dû écrire : « alii adoraverunt, alii dubitaverunt ». Ce « quidam » trahit son embarras. Cet embarras apparaît plus clairement dans son commentaire sur St Matthieu, que l'on pourra lire dans l'admirable traduction d'Emile Bonnard (Sources chrétiennes, Editions du Cerf, tome II, page 315). « C'est après sa résurrection que Jésus apparaît sur une montagne de Galilée : il y est adoré et quelques-uns doutent encore, mais leur doute affermit notre foi. »

C'est alors qu'il se manifeste plus clairement à Thomas, qu'il lui montre son côté ouvert par la lance et ses mains transpercées par les clous. St Jérôme éprouve le besoin de rapprocher l'apparition à Thomas de l'apparition en Galilée, que raconte ici St Matthieu. Or la première, dont nous parle St Luc, a lieu à Jérusalem, et elle lève le doute de Thomas. Voici donc comment St Jérôme voit les choses : les Onze, tous, adorent Jésus sur la montagne de Galilée ; mais, ensuite, certains, dont Thomas, ont des doutes ; ils se demandent s'ils ne sont pas victimes d'une illusion. Jésus apparaît alors à Thomas et le convainc de la manière que l'on sait. Pour rendre vraisemblable le récit de St Matthieu, St Jérôme est obligé de relier, et de faire

se succéder, deux apparitions pourtant bien distinctes, et que rien ne permettait d'unir. Mais il ne peut faire autrement : comment concevoir en effet que l'on puisse adorer en doutant ? Le doute précède toujours la certitude ; c'est ainsi, par exemple, que Jésus, lorsqu'il rejoint ses disciples sur la mer de Galilée en marchant sur les eaux (Matt, 14, 24-33), est pris d'abord pour un fantôme. Et, quand il est reconnu, quand il a sauvé Pierre qui se noyait, ses disciples se prosternent en disant : « Vraiment, tu es le Fils de Dieu ». On pourrait citer bien d'autres exemples. Le doute précède toujours la certitude ; il ne l'accompagne pas. Et moins que jamais dans le passage qui nous occupe. Il est inimaginable que les Apôtres, au moment même où ils sont envoyés proclamer la Bonne Nouvelle au monde, doutent de la réalité de celui qui les envoie.

Nous rejeterons donc, à regret, la traduction de St Jérôme. *Amicus Plato, sed magis veritas !* Remarquons toutefois que Saint Jérôme est bien conscient de la faiblesse de sa traduction ; dans son commentaire, il essaie de se justifier, comme nous venons de le voir ; nous venons de voir aussi qu'il la justifie mal. Mais son contresens même, dont nous pouvons démontrer le mécanisme, nous met sur le chemin de la vérité. Il a été induit en erreur par le balancement grec si fréquent « hoi mén... hoi dé », dans lequel le premier terme était sous entendu ; mais ce balancement n'existe pas ici ; nous sommes alors amenés à voir dans « hoi » un relatif, souligné par la particule « dé » qui a un sens à la fois intensif et restrictif ; quant à l'antécédent du relatif, le pronom personnel attendu, il est omis ici, omission assez courante : (eux) qui ; et nous rendrons l'aoriste grec « édistasan », que le latin de St Jérôme traduit par un parfait, par un plus-que-parfait français, qui rend parfaitement l'aoriste grec lorsque le sens de la phrase le demande.

Nous proposons donc la traduction suivante, qui était celle du P. Lagrange, suivi par le chanoine Osty (Le Nouveau Testament, Editions Siloe, page 75) : « En le voyant ils se prosternèrent, eux qui d'abord avaient douté ».

Antoine Luciani
6 août 2012

A propos du tout dernier livre de Benoît XVI *L'Enfance de Jésus*, dans lequel le Pape salue les ouvrages de Monseigneur Laurentin, comme vous l'avez lu plus haut, il nous plaît de souligner que le Saint Père affirme l'absolue historicité de ces textes : il rejette qu'il s'agisse de midrash, qu'ils soient issus de récits païens ou de mythes construits par la suite. Il examine l'un après l'autre tous les faits rapportés par les Evangiles de l'enfance et il ne craint pas de dire, d'expliquer et de justifier - même si, précise-t-il, pour certains croire dans ces événements tient de « l'ingénu » ou de la légende - que la conception virginale de Jésus, le recensement, la naissance de Notre Seigneur à Bethléem, son enfance et sa jeunesse à Nazareth, l'étoile des mages, le massacre des innocents ... sont en fait « histoire, histoire réelle, vraiment arrivée ».

Marie-Christine Ceruti

d'après l'article de Andrea Tornielli paru dans « Vatican Insider », La Stampa le 20/11/2012 :
I vangeli dell'infanzia: racconti credibili, non miti.

Un homme aux longs cheveux L'archéologie et la Bible

Un sceau, probablement une pièce de monnaie, d'environ 15 mm, a été retrouvé au cours de fouilles sur le site de Tell Beit Shemesh, près de la rivière Sorek, en Israël, dans une strate remontant au XI^{ème} (ou XII^{ème}) siècle avant J.C. : précisément à l'époque de Samson qu'il est difficile de ne pas évoquer en voyant l'image représentée côté face (Voir Juges XIV 5-6). Précisons que c'est justement dans la vallée de Sorek qu'habitait Dalila (Juges XVI 4), la femme qui l'a séduit. Eric Metaxas, auteur et journaliste américain, nous a aimablement autorisés par l'intermédiaire de son assistant, à traduire et publier son point de vue sur cette découverte paru dans un article de Breakpoint le 15 août de cette année. Nous l'en remercions vivement. (Voir le lien en fin d'article.)

Des archéologues israéliens ont récemment découvert une pièce de monnaie, datant du 11^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Elle représente « un homme aux longs cheveux luttant avec un gros animal ayant une queue de félin ». Est-ce que cela ne vous rappelle rien de l'Ancien Testament ?

La pièce a été trouvée près de la rivière Sorek, qui était, il y a 3100 ans, la frontière entre l'ancien territoire d'Israël et celui des Philistins. Cela vous semble-t-il vaguement familier ?

Les archéologues y ont pensé aussi. Bien que Shlomo Bunimovitz et Zvi Lederman de l'Université de Tel Aviv ne prétendent pas que l'image représentée sur la pièce soit une preuve que Samson ait réellement existé, ils considèrent cependant vraiment cette pièce comme une preuve que des histoires sur un homme ressemblant à Samson existaient indépendamment de la Bible.

Autrement dit, l'histoire de Samson n'était pas l'invention littéraire d'un scribe habitant Babylone au sixième siècle av. J.-C., comme cela a été communément supposé par le courant dominant des érudits bibliques.

Bunimovitz et Lederman ont fait une autre découverte intéressante : le côté philistin de la rivière était jonché de débris d'os de porcs, alors qu'il n'y en avait pas du côté israélite. Bunimovitz a déclaré au journal israélien Haaretz que « ces détails ajoutent un air de légende aux procédés sociaux par lesquels les deux groupes ennemis aiguisaient leurs identités indépendantes... »

Je suppose que c'est une façon de présenter les choses. Une autre serait de considérer ces "détails" comme la preuve du sentiment qu'avaient les Israélites d'être différents de leurs voisins païens.

Les résultats des fouilles de Sorek sont seulement les derniers d'une série de découvertes archéologiques qui sont en train de changer la façon dont les historiens modernes considèrent les récits bibliques. Il devient plus difficile pour eux de continuer à soutenir que ces récits sont de pieuses légendes inventées bien après l'époque qui est représentée.

La plus célèbre de ces découvertes est - en 1994, à Tel Dan - celle d'une stèle portant une inscription qui contenait les mots « Maison de David ». C'était la première preuve extérieure à la Bible de l'existence de la dynastie davidique. Avant cette découverte, beaucoup de savants doutaient que David ait jamais existé, à plus forte raison qu'il ait fondé une dynastie. La découverte était tellement hors norme par rapport aux attentes que beaucoup ont insisté pour dire qu'il ne pouvait s'agir que d'un faux.

Aujourd'hui il est clair même pour le plus sceptique des savants que – surprise ! – il y a vraiment eu un David qui a fondé une dynastie régnante. La dynastie comprenait son fils,

Salomon, et la confirmation des projets architecturaux de celui-ci - décrits dans le second livre de Samuel - a aussi été fournie par des archéologues.

Quelques unes des découvertes vont au delà de l'histoire et nous parlent du sens qu'avait Israël de ce que signifiait être le peuple choisi par Dieu. Des sites datant d'avant l'Exil sont jonchés d'idoles cananéennes, mettant en évidence l'apostasie que les prophètes dénonçaient en avertissant qu'ils amèneraient au désastre.

Et pourtant aucune idole n'a jamais été trouvée dans les sites datant d'après l'Exil. Evidemment, les Juifs qui sont revenus de "l'Exil" avaient finalement, vraiment appris que « le Seigneur notre Dieu est un. »

Ces découvertes sont passionnantes non pas parce qu'elles "prouvent" que le Christianisme est vrai – il y a une raison pour qu'on l'appelle "foi" - mais parce que le Christianisme, comme son parent le Judaïsme, revendique l'historicité.

Le Christianisme n'est pas une religion mystique, du genre "si-ça-marche-pour-vous...". Il raconte l'histoire du vrai Dieu qui S'est révélé à un peuple réel dans l'histoire de l'humanité, une révélation qui a culminé en Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a dit que si nous (ou les savants pour ce sujet) gardons le silence, les pierres elles-mêmes crieront. Dans notre cas, c'est ce qu'elles ont fait.

Eric Metaxas

<http://www.breakpoint.org/bpcommentaries/entry/13/20069>

En encart : la pièce retrouvée sur le site de *Tell Beit Shemesh*

La tradition sur Thomas apôtre de l'Inde (Septième partie)

Voici la suite du texte d'Illaria Ramelli dans « La Tradition sur Thomas apôtre de l'Inde », toujours extrait du livre Gli Apostoli in India nella Patristica e nella letteratura sanscrita, publié par les éditions Medusa de Milan que nous remercions avec elle de nous autoriser à publier ces lignes.

Admirons ici encore l'extraordinaire prudence de Madame Ramelli qui laisse toujours place à une contestation possible alors que ses démonstrations sont bien convaincantes. Elle en donne ici encore quelques unes en résumant ce qui a été dit sur l'évangélisation de l'Inde par Saint Thomas avant de passer dans une dernière partie que nous vous proposerons dans le prochain numéro, à la question de celle de la Chine par le même Apôtre.

Une nouvelle particulièrement importante, qui semblerait appuyer l'hypothèse d'une prédication apostolique du Christianisme en Inde, concerne ce qu'on appelle la tombe de Thomas en Inde dans le Coromandel, objet d'une profonde vénération et de pèlerinages de la part des chrétiens du Malabar. Il faut remarquer que les chrétiens du Malabar indiquent d'un commun accord comme tombe de Thomas celle de Mailapur, un port bien connu des commerçants romains depuis même le I^{er}-II^{ème} siècle, près de Madras, et en fait en dehors du territoire du Malabar, puisqu'il se trouvait sur la côte du Coromandel dans l'Inde sud-orientale : la vieille ville, florissante au temps de Thomas, était en ruines au seizième siècle à l'arrivée des Portugais à cause, semble-t-il d'une inondation et les habitants pouvaient encore indiquer, sous l'eau, les monuments et édifices les plus importants de l'ancienne ville, identifiée par certains avec la ville de Calamine dont parlent les sources que nous avons vues plus haut sur le martyr de Thomas ; de plus il n'y a pas d'endroit, même dans le Malabar, qui revendique une tombe de Thomas, pour ainsi dire, concurrente²⁵¹. La tombe de Mailapur, qui selon la tradition locale

appartenait à saint Thomas et que nous avons vue continuellement citée pendant des siècles même par de multiples sources bien antérieures à l'arrivée des Portugais, a été visitée par ceux-ci en 1517 sur ordre de leur roi et sous la conduite de quelques chrétiens chaldéens : la garde en était confiée à un vieux musulman appartenant à une famille qui depuis d'innombrables générations se transmettait cette surveillance de père en fils et qui descendait d'ancêtres chrétiens « de saint Thomas ». La tombe se trouvait dans ce qui est appelé Maison de saint Thomas, une église de forme rectangulaire dotée de chapelles, très ancienne et désormais en ruines, qui ne contenait pas d'images, mais seulement des croix et qui était entourée de beaucoup d'autres tombes et de monuments ; elle a été objet de fouilles pour la première fois en 1523-24 ; la tombe de Thomas était bien au dessous du niveau de la chapelle correspondante : la chapelle et l'église elle-même par conséquent ont été construites plus tardivement sur une tombe d'âge considérablement antérieur²⁵². Il semble aujourd'hui possible de dater une telle construction funéraire avec une plus grande précision. A la lumière des études archéologiques réalisées après les reconnaissances des Portugais, en effet - et en particulier après les fouilles du siècle dernier - on a pu remarquer que la tombe de Thomas présente dans la partie plus ancienne du mur méridional des briques de la même forme et des mêmes dimensions que celles d'un édifice qui semble être une station commerciale romaine, retrouvée en 1945 à Arikamedu, au sud de Mailapur, et fondée au début du I^{er} siècle ap. J.-C. : des céramiques du I^{er} siècle ap. J.-C. ont été retrouvées dans sa strate la plus ancienne et celle-ci ayant été abandonnée avant la fin du même siècle, ces briques sont étonnamment identiques à celles de la tombe de Thomas ; dans une strate postérieure, du II^{ème} siècle, les briques ont déjà une forme et des dimensions différentes²⁵³. Donc la tombe de Thomas présente probablement la même facture de maçonnerie qu'une station commerciale romaine de la seconde moitié du I^{er} siècle et semble remonter à la même époque, précisément la période de temps où a dû mourir Thomas.

Mais même indépendamment de la correspondance avec la présumée station d'Arikamedu, il existe des éléments supplémentaires : le témoignage de la tradition recueillie par Marignol au XIV^{ème} siècle, selon laquelle au moment de la sépulture de Thomas « les prêtres avaient recueilli la terre à laquelle le sang du martyr était mêlé et l'avaient enterrée avec lui », semble s'accorder pleinement avec les données archéologiques : quand les Portugais ouvrirent la tombe en 1523, ils y trouvèrent « une jarre en terre cuite qui pouvait contenir vingt-cinq litres, et qui était remplie de terre ».

Si une mission apostolique en terre indienne est destinée à rester pour l'historien de toute façon seulement possible, bien que certains indices de probabilité aient été ici recherchés, la tradition décrit aussi les organisateurs de cette mission apostolique, en en précisant, comme nous l'avons illustré, les domaines de prédication : Thomas aurait prêché depuis Edesse (directement ou par la voix d'un disciple), à travers les régions iraniennes, les régions habitées par les Parthes jusqu'à la terre des « Mages » et précisément auprès du roi Gondopharès de Taxila, sur le haut Indus, pour s'avancer peut-être sur la côte méridionale indienne du Malabar et de Coromandel, où aujourd'hui encore les Chrétiens de saint Thomas et Grands Fils Nazaréens se réfèrent à lui et à son apostolat ; il serait enfin mort à Calamine en Inde - probablement identifiable à Mylapore - où subsiste ce que les habitants indiquent comme étant sa tombe et qui en effet semble être une construction funéraire de la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.-C.. Barthélemy aurait prêché l'Evangile dans ce qui est appelé l'Inde Citérieure (peut-être identifiable avec l'Inde en deçà du Gange et de toute façon celle qui est considérée comme la plus proche de l'Occident romanisé), et il aurait apporté avec lui le Matthieu araméen en usage chez les premières communautés judéo-chrétiennes ; l'Inde Ulérieure, cependant, c'est-à-dire celle qui se trouve au-delà du Gange et de toute façon la plus éloignée de l'Occident romain, ne fut évangélisée et ne reçut d'organisation ecclésiastique qu'à l'époque de Constantin²⁵⁴.

Ilaria Ramelli

Université Catholique de Milan
Copyright : © 2001 by Edizioni Medusa

La figure de Jésus selon Martin Buber et David Flusser

Il nous a paru intéressant de publier un article de Monsieur Giuseppe Spinella sur les juifs qui défendent l'historicité des Evangiles, et, comme on verra, même celle de leurs passages les plus contestés parce que miraculeux. Même si parfois sur certaines affirmations de ces auteurs quelques réserves peuvent être formulées, ils sont le témoignage poignant de la vérité historique de nos quatre petits livres.

La compréhension du personnage de Jésus à l'intérieur du judaïsme a, au cours des siècles, souffert des difficultés des relations entre Juifs et Chrétiens, où les premiers ont vu dans le Christ le symbole des persécutions subies en différentes périodes de l'histoire de ces 2000 ans, tandis que du côté chrétien on ne considérait pas à fond la dimension juive de la vie de Jésus, en le déracinant presque de son temps et de son contexte historique.

A partir du début du vingtième siècle on a cependant assisté à un nouveau rapport inédit entre judaïsme et christianisme, aussi bien à cause de nouveaux approfondissements de la recherche historique sur Jésus de Nazareth (qui amène inévitablement à s'approcher du peuple juif et de sa tradition culturelle et religieuse), qu'à cause d'une maturation théologique moins « inhibée » de la part des penseurs et auteurs appartenant aux deux religions se détachant, en fait, des vieux héritages et préjugés historiques qui maintenaient les deux traditions religieuses éloignées l'une de l'autre.

Les auteurs juifs ont été en effet nombreux à s'intéresser pendant ces dernières décennies à la connaissance du Christianisme et à la personne de Jésus-Christ.

Dans ce contexte renouvelé de dialogue, de recherche et d'échange culturel, un grand auteur juif contemporain comme **Martin Buber (1878-1965)** écrivait il y a quelques années : *« Depuis ma jeunesse j'ai perçu Jésus comme un grand frère. Le fait que le christianisme l'ait considéré et le considère comme Dieu et Rédempteur m'a semblé à moi une donnée de fait du plus grand sérieux, que je dois chercher à comprendre aussi bien en soi que pour moi »* (Buber, *Due tipi di fede* [Deux types de foi], p.62).

Se distinguant comme l'un des plus grands représentants du hassidisme, Buber soutient que Jésus ne peut plus être considéré, du côté juif, comme un simple rabbin « hérétique » de la Judée d'il y a 2000 ans ayant eu un succès inattendu dans l'histoire. Ce philosophe juif, au contraire, affirme de façon surprenante : *« Pour moi il est plus sûr que jamais qu'une grande place revient à Jésus dans l'histoire de la foi d'Israël. Par histoire de la foi d'Israël j'entends l'histoire de la participation (que nous connaissons bien) d'Israël à ce qui est arrivé entre Dieu et Israël »* (*Due tipi di fede*, p.62). Dans le rapport entre Dieu et Israël s'insèrent, par conséquent, l'histoire et le message de Jésus que les Juifs doivent connaître et redécouvrir.

Nous avons donc affaire à un courageux pas en avant fait par un auteur important pour reconsidérer la figure de Jésus à l'intérieur du judaïsme contemporain : abandonner l'ancien préjugé du « faux prophète » pour faire que Jésus devienne partie intégrante de cette histoire de foi et de cette expérience de Dieu faite par Israël dont témoignent les Saintes Ecritures. Cette insertion de Jésus dans l'histoire du peuple israélite que Buber souhaite n'est pas une simple annotation chronologique de l'histoire d'un grand personnage juif ayant vécu il y a 20 siècles. Selon la doctrine juive l'histoire biblique elle-même est l'unique fondement de l'existence d'Israël, donc l'assertion de Buber sur Jésus a une grande valeur sur le plan historico-théologique pour la tradition religieuse juive.

Une autre expression importante du judaïsme contemporain ayant contribué à la redécouverte de Jésus-Christ du point de vue judaïque a été offerte par **David Flusser (1919-2000)**. Professeur d'histoire hébraïque et d'histoire des origines du christianisme à l'Université Hébraïque de Jérusalem, il a consacré différents ouvrages à l'étude des Evangiles et à la question de l'historicité de Jésus en formant, avec d'autres auteurs juifs comme Shalom Ben Chorin, Vermes, Montefiore, Jules Isaac, etc., une sorte de réaction juive à la « recherche libérale » sur Jésus.

Si, en effet, Bultmann, Schweitzer, Wrede, Reimarus, etc. ont nié tout lien réel possible entre le Jésus *historique* et le Jésus du *kérygme*, Flusser, au contraire, démontre comment à partir des sources évangéliques elles-mêmes il est possible d'écrire une histoire de la vie de Jésus et comment ce qui est narré dans les évangiles reflète exactement le monde juif du temps où a vécu le Christ.

Dans son *Jesus* Flusser, en partant des sources littéraires qui ont amené à la composition des évangiles, c'est-à-dire les *logia* de Jésus et le récit plus ancien de Marc, conclut que « *le Jésus représenté dans les synoptiques est le Jésus historique* » (*Jesus*, p.29) : c'est le Christ qui sort de la mémoire vivante des disciples qui avaient été avec lui. En tant qu'expert philologue et spécialiste des manuscrits de la Mer Morte, il soutient que dans les récits évangéliques Jésus apparaît pleinement inséré dans son milieu et en continuité avec lui, et cela est une preuve convaincante de l'historicité des Evangiles.

Parmi les nombreux thèmes abordés dans *Jesus*, il est intéressant de relever comment Flusser considère réelles les apparitions pascales de Jésus aux apôtres. Il est en effet convaincu de l'authenticité de ces récits : « il n'y a pas lieu de douter que le crucifié soit apparu à Pierre, "et puis aux douze et par la suite à plus de cinq cents frères en une seule fois [...] en outre à Jacques, et ensuite à tous les apôtres" et enfin à Paul sur le chemin de Damas » (cf. I Cor. 15,3-8)» (*Jesus*, p.169)

En conclusion, ce chercheur juif passionné perçoit la figure de Jésus comme plus vivante que jamais aujourd'hui : Il n'est pas un personnage à reléguer dans son temps et qui n'a rien à dire à ses descendants, mais il a aussi un message pour les hommes de notre temps.

Giuseppe Spinella

**Merci pour les cotisations 2013 déjà arrivées
Et merci à celles qui vont suivre... Nous en avons besoin.**

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Voici les indications nécessaires pour les adhérents qui désirent utiliser nos IBAN et BIC pour leur cotisation ou leurs dons :

N° de compte : 44 655 98B – Domiciliation : La Banque Postale, Centre Financier : La Source.

IBAN (Identifiant international de compte) : FR73 2004 1010 1244 6559 8B03 396.

BIC (Identifiant international de la banque) : PSSTFRPPSCE.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Une lettre de l'abbé Carmignac au Professeur Sen

La parution du livre La Naissance des Evangiles Synoptiques de l'Abbé Carmignac en espagnol (sous le titre : Las fuentes de Mateo, Marcos y Lucas: ¿hebreas, arameas o griegas?) grâce au Professeur Sen et à Madame Jakubowska nous a permis de lier des liens d'amitié avec ces personnes. Le Professeur a entretenu une correspondance assez considérable avec l'abbé Carmignac, chacun ayant pour l'autre beaucoup d'estime. C'est pourquoi nous nous sommes permis de demander s'il nous serait possible de publier certaines de ces lettres et nous avons reçu une très aimable réponse. Madame Jakubowska nous a déjà envoyé quelques exemplaires de ces missives. Nous ne pouvons que remercier infiniment ces deux amis de leur généreuse collaboration.

La première lettre, que nous reproduisons ici, démontre le soin méticuleux qu'apportait l'abbé Carmignac à ses recherches et à ses traductions. Comment mettre en doute les conclusions d'un pareil savant qui ne ménageait rien pour connaître et diffuser la vérité sur les Evangiles ?

17 rue Ampère, 75017 Paris.

8 juin 1973

Révérénd Père Felipe Sen
(+ adresse du Père Sen)

Bien cher Père,

Puisque vous devez passer quelques jours à Paris vers la fin de ce mois, je serai très heureux de vous revoir. Tout d'abord pour vous remercier de tous les tirés-à-part que vous m'avez envoyés, et qui me permettent de signaler vos diverses contributions dans la bibliographie de la revue de Qumrân.

Mais en outre j'aurais un service particulier à vous demander. Mes travaux actuels m'amènent à étudier les traductions hébraïques des Evangiles déjà faites au cours des siècles. Et plusieurs sont de manuscrits qui semblent avoir été rédigés en Espagne ou en Catalogne à partir de traductions espagnoles ou catalanes des Evangiles. Il faudrait donc que certaines particularités (par exemple la transcription des noms propres) soient examinées par quelqu'un qui connaisse bien le castillan ou le catalan tels qu'on les parlait vers le 14^e ou 15^e siècle. Peut-être pourriez-vous soit m'aider dans cette tâche, soit m'indiquer quelqu'un qui puisse me rendre ce service.

En vous en remerciant par avance et en me réjouissant de vous revoir bientôt, je vous redis mes sentiments bien cordiaux dans le Seigneur.

Et la lettre est signée : Jean Carmignac

**« Un Homme aux longs cheveux »
Samson ?**



Sceau, ou pièce de monnaie (15 mm), retrouvé sur le site de *Tell Beit Shemesh*, en Israël, près de la rivière Sorek, dans une strate datée du XI^e ou XII^e siècle avant Jésus-Christ.